

## Trois fois

Gilles Lapointe et Raymond Montpetit, *Paul-Émile Borduas photographe*, Fides, 1998

Pierre Vadeboncoeur

De l'argent

Volume 40, numéro 5 (239), octobre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1998). Compte rendu de [Trois fois / Gilles Lapointe et Raymond Montpetit, *Paul-Émile Borduas photographe*, Fides, 1998]. *Liberté*, 40(5), 124–127.

# Lire en français

PIERRE VADEBONCŒUR

## TROIS FOIS

*Gilles Lapointe et Raymond Montpetit, Paul-Émile Borduas photographe, Fides, 1998.*

Une chose fascine chez Borduas: c'est le don qu'il a de discerner le plus profond réel, de le saisir, de le révéler. Ce don ne s'exerçait pas seulement dans l'art, mais dans des activités diverses, enseignement, étude de tableaux, discussion philosophique, quoique surtout dans sa peinture, cela s'entend, cette carrière où il alla de découverte en découverte jusqu'à la fin, de vérité en vérité attestée chaque fois par le produit.

Son attention était créatrice. D'une rare intelligence, il apprenait sans cesse. S'il apprenait beaucoup, c'est qu'il découvrait beaucoup, apprenant en effet par le moyen de son esprit fécond.

On jugera peut-être hasardeuse l'opinion suivante: Borduas, sur l'essentiel, en un certain sens, ne s'est pour ainsi dire jamais trompé. Constante et pénétrante justesse de son regard, dans l'enseignement, dans l'art, dans son jugement sur notre société d'alors, dans la conduite de sa peinture. Sa trajectoire, à cause de cela même, fut une espèce de phénomène.

Une observation permet de mesurer chez lui cette sûreté très remarquable: même risquant tout et se lançant dans l'inconnu, son esprit le fait avec sens et sans erreur. Voilà une preuve très forte. Voyez à ce propos

surtout sa peinture, les périodes de celle-ci, ses audaces extrêmes et une courbe ascendante jusqu'à la fin.

L'attrait qu'il exerce à cause de cela est singulier. Borduas n'est jamais inintéressant. On s'intéresse à sa correspondance, à ses idées, à son écriture, à la critique globale qu'il fait de son époque, à son art, à sa morale et aux exigences qu'il avait pour lui-même.

La photographie ne lui a cependant jamais dit grand-chose. Mais en 1938, on le chargea d'aller prendre des photos en Gaspésie dans le cadre de la politique culturelle et touristique du gouvernement d'alors.

Voici un album de cinquante de ces photos. Parce que Borduas intéresse comme je viens de le dire, on ira voir ces images auxquelles on rapportera comme on pourra ce que l'on sait de son sens pictural. On en sera en tout cas récompensé par l'intelligente et attachante présentation de Gaston Lapointe et Raymond Montpetit, accompagnée de plusieurs notes qui soutiennent aussi l'intérêt.

*Robert G. Girardin, Saxi s'en va, Éditions de la Pleine lune, 1998.*

Je me rappelle, souvenir lointain et bizarrement persistant, souvenir d'art vraiment mais singulier, une collection de petites cartes ornées d'illustrations, admirées un jour il y a fort longtemps. Chaque carte présentait une photo extraordinairement suggestive et précise de menus objets usuels, par exemple quelques allumettes, ou encore des boutons de diverses couleurs, sur des tissus aussi concrets que ces articles. Où était donc le prodige? Ces photos étaient spéciales: en chacune, la réalité fondamentale, essentielle, semblait affleurer au premier plan, comme par transcendance. Cela s'est imprimé dans ma mémoire.

Les récits de *Saxi s'en va*, faits d'une page, d'un para-

graphe, de quelques lignes, «histoires courtes», dit le sous-titre, concises, frappées, visuelles, souvent drôles, un peu inégales, m'ont rappelé ces miniatures. L'exposition instantanée d'une situation, le résumé laconique d'une histoire; puis, tout à coup, un trait livre le fond même dans quelques mots aussi nécessaires que lui. Ce livre est aimable et assez artiste.

Après les récits, suivent des pages d'aphorismes, plutôt secondaires. Puis le livre se termine par des anecdotes concernant Miron, une assez longue lettre de ce dernier et quelques vers dont Girardin fut témoin de la rédaction, Miron qui était pour lui un ami proche.

*Yang Dan, Au bout du sable, roman, Desclée de Brouwer, 1998.*

«Roman-témoignage», selon l'éditeur, ce livre sans doute autobiographique d'une Chinoise, née en 1952 à Pékin, raconte l'histoire d'une jeune fille «déportée dans son propre pays» pour fin de «rééducation». Cela se passe dans le désert de Gobi pendant la Révolution culturelle. Pour elle comme pour vingt millions d'autres Chinois, en Mongolie ou ailleurs, l'épreuve, officielle, idiote, pénible, absurde, dura six ans.

Curieux rapprochement, la situation quasi onirique exposée dans ce roman, puis le thème de l'absurdité, et celui de l'attente interminable et inutile, ainsi qu'un tempo littéraire à l'avenant rappellent une autre histoire de désert et de déraison, littéraire au premier chef celle-là, *Le Désert des Tartares*, de Buzzati.

Mais dans le roman de Yang Dan, l'absurde n'est pas imaginé, l'histoire racontée est la réalité même. La facture, le style en rendraient compte, d'ailleurs, de même que l'insistance des descriptions. Ce roman est un roman, mais davantage un procès enfin instruit. La manière, l'art

s'en ressentent, et il n'y a pas jusqu'à la langue, empruntée d'une civilisation démocratique, prestigieuse et libre, un français sous sa plume un peu malaisé, qui ne fasse ressortir d'une certaine façon l'intention didactique de l'auteur. Yang Dan s'en sert et son inexpérience de l'instrument souligne à la fois sa propre liberté nouvelle et son exil.

Tout cela est un peu lourd, mais efficace par le fait même et fort bien adapté au récit d'une existence aussi durement entravée que la sienne. Ce qui est écrit là a été vécu, supporté, souffert pendant des années. L'œuvre de Yang est d'abord une entreprise de dénonciation et de pensée.

Mais d'un point de vue littéraire, si l'on se tourne maintenant de ce côté? Ce roman se justifie historiquement, moralement, politiquement, humainement; mais il existe aussi comme roman. Car cette Chinoise a du talent. Son récit, qui a pour sujet un univers insensé, ne lasse pas, univers où pourtant l'on ne cesse de tourner en rond, ornière, prison, manège désespérant, désert. La vie habite encore ce lieu aride, et quelques êtres, dont l'héroïne, Bai Mei, l'animent de leur humanité vraie, dans ce camp qui est un enfer de fausseté. D'où l'art, qui surnage aussi. Et bien.

Enfin, il faut dire que l'authentique et profonde humanité, dans des sociétés si éprouvées, nous change de nos folies occidentales, de sorte que l'enseignement et la dénonciation de Yang Dan, par ce côté, se retournent d'une manière inattendue contre nous, qui n'avons pas, il s'en faut, la même gravité.